

Quelques considérations sur le Comte de Cagliostro : son séjour en Suisse (Bâle et Bienne)

Autor(en): **Hilberer, Jules-Emile**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **38 (1933)**

PDF erstellt am: **11.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-684568>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Quelques considérations sur le Comte de Cagliostro

Son séjour en Suisse (Bâle et Bienne)

par

J.-E. HILBERER

professeur à Berne

On a dit de lui beaucoup de mal; tâchons
pour une fois d'en dire un peu de bien.

I.

Lorsqu'on s'occupe d'un homme qui a joué dans l'histoire un rôle quelque peu important, on se trouve souvent en présence de difficultés bien grandes provenant de l'éloignement, du parti pris, des opinions admises. La partialité des contemporains prend d'autant plus d'importance que le temps, en s'écoulant, rend le contrôle plus impossible; une opinion générale, le plus souvent celle du livre le plus attrayant ou le plus répandu, s'établit, et dès lors tout écrivain amené à parler du fait historique ou de l'homme qui laissa un nom, s'en tiendra à ce jugement, définitif selon lui, parce que la masse l'a peu à peu sanctionné de sa paresse et de sa crédulité.

C'est ce qui est arrivé pour Cagliostro, et pour lui plus que pour tout autre; car, de son temps déjà, ceux qui le voyaient agir, qui l'observaient et l'interrogeaient, lorsque c'étaient des esprits pondérés et philosophiques, avouaient qu'il était impossible de porter un jugement sur lui; certains le révéraient comme un dieu; d'autres le haïssaient comme le pire ennemi de l'humanité. Aussi, sur lui plus que sur tout autre, les calomnies se sont accumulées, les légendes ont couru. Dès son vivant on les répandait; après sa mort, les haines religieuses qui sont les plus tenaces et survivent à la tombe, l'ont poursuivi. Les historiens ont été frappés par la brusque apparition de cet homme à la veille de la Révolution; mais, ne trouvant aucun

résultat évident et immédiat à ses actes, rien qui expliquât son rôle, ils l'ont bientôt délaissé comme un personnage épisodique. La littérature s'en est emparée et, finalement, une opinion s'est imposée qu'on peut retrouver aujourd'hui dans tous les livres, qui est devenue classique à force d'être reproduite. Enlevé à l'histoire pour devenir un type légendaire, demi-sorcier, demi-prestidigitateur, escroc brillant et bouffon, le comte de Cagliostro est un personnage entre Robert Macaire et Polichinelle dans le musée des fantoches.

Bien des esprits en restent là. Il leur suffit de connaître le Cagliostro charmant de Gérard de Nerval ou le magicien impressionnant d'Alexandre Dumas. Mais ceux qui ont entendu parfois des paroles de vie, qui ont senti, — ne fût-ce qu'une heure — un monde de mystères les entourer, ceux-là demanderont autre chose, ceux-là s'en tiendront à la vérité. Qu'avons-nous donc à faire dans notre petit travail ? Nous adresser avant tout aux meilleures sources possibles, aux plus authentiques, à celles inspirant le plus de confiance et le plus de foi. Ce seront donc des renseignements et des appréciations fournies par des témoins compétents, des gens ayant vécu dans l'intimité de notre héros et ayant partagé sa vie ; les pièces conservées à l'occasion des enquêtes officielles ; enfin des correspondances et des archives publiques ou personnelles, en tant que nous pourrons les atteindre.

Le récit allégorique donné par Cagliostro de son enfance, ce qu'il disait de ses voyages, n'a été pris à la lettre et accepté tel quel par personne sans doute. Presque tous ont considéré cette histoire comme un moyen prétentieux de se rehausser dans l'opinion des hommes. Ses ennemis se sont aussitôt efforcés de chercher une origine plus naturelle à Cagliostro, des détails plus terre à terre sur sa jeunesse, désireux de le prendre ainsi en flagrant délit d'invention et d'annuler par leurs protestations l'impression que produisaient sa bienfaisance, ses actions.

Les uns annoncèrent qu'il s'appelait Thiscio, qu'il était né à Naples, fils d'un cocher ; qu'il avait été perruquier, avait exercé ensuite, ici et là, les métiers les plus méprisables. D'autres le déclaraient juif portugais, récit qui fut souvent réédité. Plus tard encore on découvrit en lui Joseph Balsamo, en publiant sur son compte des aventures de jeunesse suffisantes à le déconsidérer à tout jamais. Le but de ces publications et de leurs auteurs est facile à deviner. Il s'agissait de percer l'incognito sous lequel Cagliostro se présentait, surtout de jeter

assez de méfiance, assez d'opprobres sur la portion inconnue de sa vie pour que sa réputation en fût atteinte. Nous préférons ne pas suivre ces pistes peu véridiques, d'autant plus qu'il faut arriver jusqu'en l'année 1777 pour trouver sur Cagliostro des documents précis et discutables. Certes, nous ne pouvons entrer, dans un cadre aussi restreint que le nôtre, dans les détails des différents séjours qu'il fit en Angleterre, en Russie, à Strasbourg, à Lyon, à Paris et ailleurs. Il faudrait des volumes pour cela. D'ailleurs, notre but est de raconter simplement et fidèlement le séjour que Cagliostro fit en Suisse et les revers qu'il y essuya. Mais avant d'entreprendre ce chapitre, nous avons pensé donner de notre héros un portrait aussi impartial que possible, car il est toujours intéressant d'apprendre à connaître un personnage dont on fait l'objet d'une étude.

Le comte de Cagliostro, tel qu'on le connut en Europe de 1777 à 1787, était un homme de taille peu élevée, plutôt au-dessous de la moyenne, aux épaules carrées, à la poitrine large et bombée, donnant l'impression de vigueur et de santé. La tête puissante était couverte de cheveux noirs ondulés, flottants et rejetés en arrière. Il la portait droite, souvent même un peu renversée, ce qui laissait voir la ligne d'un cou rond, musclé, pourvu d'une certaine grâce. Contrastant avec l'ampleur de la poitrine, les mains et les pieds étaient petits, les attaches fines. Un embonpoint naissant, qui s'accentua seulement dans les dernières années de sa vie, ne lui enlevait rien de sa vivacité. Sa démarche était alerte, voltigeante et révélait une richesse de vie, une énergie musculaire toujours prêtes à se dépenser. Le visage était plein, le teint frais, le front ouvert, élevé. Cependant rien d'asymétrique, ni de heurtant; le nez rond, l'oreille fine et bien dessinée; la lèvre supérieure prédominait sur l'inférieure et la bouche découvrait des dents solides et superbes. Le menton s'arrondissait dans une fossette médiane.

Cagliostro avait des yeux noirs et expressifs, brillants de vie. S'ils se fixaient sur vous pour vous examiner, on ne pouvait soutenir ce regard. Lorsqu'il parlait avec chaleur, ses pupilles se dilataient, sa paupière s'élevait sous sa haute arcade sourciliaire en même temps que sa voix augmentait de force; ses gestes s'accentuaient: il marchait, secouant sa chevelure comme une crinière; tout son corps vibrait à l'unisson de sa pensée. Parfois cette tête léonide s'abaissait, s'adoucissait pour refléter quelque sentiment de pitié ou de tendresse. On se demandait alors si ce nouvel être, à la voix douce, au regard

caressant, bienveillant, était bien le même que celui qui terrifiait tout à l'heure les corps et les âmes par l'éclat de sa voix, par l'éclair de ses yeux, par la grandeur de sa parole. L'expression de sa physionomie changeait sans cesse, mais toujours elle était vive, attirante; les contemporains qui ont parlé de lui sont unanimes à cet égard¹⁾.

Lorsque l'âge, les luttes, les privations, les tortures subies à Rome eurent altéré ses traits et brisé son corps robuste, à la veille de sa mort, Cagliostro ne conserva sans doute plus cette allure de jeune héros.

Cagliostro, quoi qu'en dise la légende, s'habillait simplement. Cette affirmation va surprendre bien des lecteurs. On s'est habitué, à la suite des romanciers, à se représenter un Cagliostro galonné sur toutes les coutures, tout cousu de diamants, empanaché comme un général, ameutant les passants par son costume de foire. Ici, comme ailleurs, dès qu'on étudie en détail les opinions admises sur Cagliostro, on s'aperçoit que la vérité est plutôt dans l'assertion exactement contraire. Or, d'où vient cette légende? De sa générosité et de son désintéressement d'abord: on le voyait semer l'argent aux malheureux, ne rien demander à personne, c'était assez pour éveiller la critique. De plus il parlait alchimie et connaissait des secrets hermétiques, nous allons dire symboliques, sur l'or et sur les diamants. Quel «trésor occulte» devait-il cacher dans ses coffres, pensaient les envieux! Quelle valeur devait avoir la moindre pierre de ses breloques! Et ces choses furent répétées sans examen, admises, amplifiées, et nous ne trouvons plus désormais chez les modernes que de longues descriptions des somptueux costumes du charlatan.

Tout autre cependant est la vérité, et les historiens, s'ils avaient voulu, auraient pu facilement la retrouver. En Russie le comte M. (Moszinski), qui ne perdait cependant pas une occasion d'attaquer sa «bête noire», nous apprend que Cagliostro affectait une simplicité *extraordinaire* dans ses vêtements. A Strasbourg, un Suisse très observateur, qui lui était plutôt hostile, remarque qu'il avait beaucoup de *simplicité* et de naturel dans sa toilette²⁾. Dans *l'Évangile de Cagliostro* (p. 86), nous trouvons la même déclaration. Voilà des témoignages variés, apportés à plusieurs années de distance, en des lieux différents, par des gens peu suspects de bienveillance.

¹⁾ Tous ces détails sont empruntés à de Laborde, de Gleichen, Langmesser, Haven, auteurs bien renseignés que nous citons dans notre bibliographie.

²⁾ *Lettre de Burkli*, dans Funk: *Cagliostro à Strasbourg* p. 19.

Et dire qu'il en est ainsi pour bien d'autres faits de la vie de Cagliostro!

Lorsqu'on entrait en relation avec lui, ce qui n'était pas chose facile, car il se montrait d'un abord rude aux curieux et aux gens à prétentions, on était frappé par la fierté de ses manières. Il ne s'abaissait jamais à faire «la moindre démarche pour se procurer la faveur des grands»¹⁾. Il repoussait même leurs avances s'il y sentait une arrière-pensée ou s'il percevait, dans leurs procédés, la moindre nuance d'impertinence, surtout à l'égard de sa femme. Les grandes dames, les diplomates, les abbés mondains, les raffinés de la cour de Louis XVI s'effarouchaient souvent à ses brusqueries et songeaient à s'en aller. Mais le regard de Cagliostro était si majestueux, sa parole si captivante qu'on oubliait bien vite cette idée et qu'on ne songeait plus qu'à rester, «tant était vive et pénétrante l'impression que cet homme faisait»²⁾. Quant aux malades, aux malheureux qui venaient épancher dans son sein leurs douleurs, l'assailir sans fin de leurs sollicitations, ils trouvaient en lui une patience à toute épreuve, des secours miraculeux et leur voix était unanime, dans les mansardes et chez les grands, à proclamer sa puissance et surtout sa bonté. C'est le bon Dieu qui s'en va, disait-on dans le peuple, à son départ de Strasbourg³⁾.

Cagliostro vivait dans une grande aisance, mais non pas dans le luxe. Sa maison était envahie du matin au soir de solliciteurs. La comtesse, douce, aimable, timide, aussi simplement vêtue que son mari, vraie femme d'intérieur⁴⁾, recevait à sa table tous ceux qu'il lui amenait, amis, curieux, pique-assiettes, pauvres à secourir, grands seigneurs aussi parfois. La table était toujours bien servie, même avec une certaine abondance, en prévision des convives probables⁵⁾. Il aimait à recevoir ainsi et causait plus volontiers dans l'abandon cordial de ces repas familiers. Car il parlait plus qu'il ne mangeait; il arrivait au dernier moment, souvent en retard, ayant couru tout le matin, à pied ou en voiture, prêt à repartir. Il mangeait vite un morceau, buvait de l'eau et, le premier service était à peine passé, que déjà le repas de Cagliostro était fini.

1) Georgel, *Mémoires*, p. 52 et ailleurs: «Il ne faisait sa cour à personne».

2) Georgel, même ouvrage, p. 52.

3) Haven, *Le Maître inconnu*, pages 20 et 127.

4) «Elle ne sortait jamais, n'allait jamais au théâtre; on lui voyait toujours la même robe». *Lettre de Burkli*, dans Funk: *Cagliostro à Strasbourg*, p. 14.

5) Sophie Laroche, *Tagebuch einer Reise*, 1788, p. 315.

Tandis que les plats se succédaient et que les invités y faisaient honneur, le comte causait, répondait aimablement, gaiement à tous, jusqu'à ce que vînt l'instant du café qu'il aimait beaucoup et qu'il prenait avec ses hôtes¹⁾.

Son activité était extraordinaire: il était toujours en mouvement et ne semblait jamais fatigué. Chez lui, il ne tenait pas en place: il sortait le matin, visitait des malades, rentrait pour en recevoir d'autres, recevait des visites, puis causait avec ses intimes. Il se retirait à neuf heures dans sa chambre ou dans son laboratoire pour se reposer, disait-il. En fait, il continuait à travailler fort avant dans la nuit²⁾ et souvent ne se couchait pas. Il dormait quelques heures sur un fauteuil³⁾, et le lendemain réapparaissait dispos, prêt à une nouvelle journée. Mais il réservait toujours ces heures nocturnes pour les passer seul, dans le recueillement et ce n'était qu'exceptionnellement qu'il veillait avec quelques amis pour travailler et causer avec eux⁴⁾.

Sa bienfaisance est connue. Il donnait non seulement ses conseils, son temps, ses secours, sa force à ceux qui les réclamaient, mais encore, on le sait, des médicaments qu'il préparait ou achetait, de l'argent aux indigents, payant loyers et dettes de ceux que la misère écrasait. Des riches, il refusait tout et il fallait lutter, user de subterfuges pour faire accepter à la comtesse, pour lui, ou par lui directement, le moindre témoignage de reconnaissance, le plus insignifiant souvenir⁵⁾. Encore s'arrangeait-il souvent pour rendre quelques jours après, à celui qui croyait lui avoir fait un riche présent un objet de valeur dix fois supérieure, qu'on n'osait refuser venant de lui. Le fait est bien établi⁶⁾.

Entouré, fêté, adoré des femmes comme des hommes, il passait au milieu d'eux, insaisissable, les attirant, mais ne subissant l'influence de personne. Un essaim de femmes de tout genre, riches, belles, intelligentes, tournoyait autour de lui. Aucune ne le troubla jamais. De St-Pétersbourg à Rome,

¹⁾ Sophie Laroche, même ouvrage, p. 314. «Après le dessert il prend du moka».

²⁾ *Cagliostro démasqué*, p. 11.

³⁾ *Lettre de Burkli*, dans Funk, *Cagliostro à Strasbourg*, p. 24.

⁴⁾ A Strasbourg, il veillait avec Sarasin pour préparer des médicaments; à Paris, avec le cardinal de Rohan.

⁵⁾ Langmesser, p. 38. *Lettre de Langlois*, *Archives Sarasin*, Bâle, vol. XXXIII.

⁶⁾ Le duc de Choiseul voulant faire accepter à Cagliostro une tabatière garnie de diamants ne put y parvenir qu'en recevant par échange une boîte d'un plus grand prix. Spach, *Cagliostro à Strasbourg*, Oeuvres, tome V, p. 75.

dans ces dix années où sa vie privée était suivie heure par heure, dont on a fouillé les moindres détails, nul n'a jamais trouvé la trace d'une aventure. «Personne n'a des mœurs plus pures» écrit Labarthe à Séguier¹⁾ «et personne, ajoute Haven, ne connaissait mieux le cœur de l'homme, l'esprit de la femme et leurs dangers». Il était aimable, plaisantant volontiers; mais il restait toujours correct et réservé. Ni les intrigantes, comme la petite comtesse de la Motte²⁾, ni les belles mondaines comme la Branconi³⁾, qui lui en garda longtemps rancune, ne réussirent à sa conquête. Son désir était trop vaste, son esprit trop clair pour qu'il pût s'arrêter sur la route à rêver au lieu d'agir.

Cagliostro s'exprimait couramment en français. Des étrangers, qui lui parlèrent en italien ont témoigné qu'il possédait fort bien cette langue et que ce devait certainement être sa langue maternelle⁴⁾. Bode, qui s'entretint avec lui en portugais certifie que le portugais est l'idiome qu'il parlait le mieux. En tout cas, c'est du français qu'il se servait le plus souvent et avec beaucoup d'aisance: ses dépositions à Paris, ses lettres en font foi ainsi que le témoignage général de tous ceux qui l'ont fréquenté. Les Français en France, comme les Italiens, chez eux, remarquaient seulement que dans l'une et l'autre langue il avait un accent étranger qu'ils ne pouvaient caractériser. Il connaissait le latin: ses interrogatoires à Rome le prouvent, et citait parfois de l'arabe au dire de Laborde. Quelques mal intentionnés qui l'entendaient pour la première fois, retournaient ensuite conter à leurs amis que nul «galimatias» n'égalait celui de Cagliostro. Du galimatias? Condamnation facile; des esprits graves ont appelé toute métaphysique du galimatias triple; pour un paysan de l'Auvergne ou de la Bretagne, les mathématiques sont un galimatias ennuyeux; pour un jugement sans appel, les vers de Mallarmé et les poèmes des décadents sont aussi du galimatias.

Tous les historiens parlent avec raillerie du style gonflé, prétentieux et vide de Cagliostro. Or, quand on recueille les citations de lui que nous ont laissées les contemporains, quand on lit ses *Mémoires*, on y trouve de fort belles choses, parfois grandioses; quand on étudie ses requêtes, ses lettres, on y rencontre une argumentation serrée, sèche même sur certains points. Enfin, s'il est des passages où la phrase prend une

1) Lettre datée de 1787 et citée par Funk-Brentano. *L'Affaire du Collier*, p. 99.

2) Joua un très vilain rôle dans l'Affaire du Collier.

3) Nous reverrons ce personnage.

4) *Lettre de Blessig* dans Weisstein, *Cagliostro à Strasbourg*, cité par Haven en note, p. 23.

tournure périodique, où transparaissent des artifices de rhétorique, il faut songer que ces pages sont d'une époque où la littérature s'ornait de draperies aujourd'hui absolument démodées.

Ce qui précède peut, nous semble-t-il, suffire pour donner une idée générale de la figure de Cagliostro. En brochant ce portrait, nous nous sommes efforcé de rester dans l'exactitude la plus scrupuleuse, soucieux surtout d'écarter toute idée de parti pris.

II.

On sait qu'en 1786, Cagliostro et le cardinal de Rohan, son ami, avaient été mêlés à la fameuse histoire du collier de la reine. On ne put cependant rien leur prouver d'illicite; tous les deux furent reconnus innocents et remis immédiatement en liberté. Cela ne fit point l'affaire de Marie-Antoinette. Elle était furieuse de l'acquittement du cardinal et de Cagliostro; l'enthousiasme de la foule pour les deux accusés l'avait blessée comme une insulte personnelle. Aussi exigea-t-elle l'exil du cardinal, afin que sa présence à la cour ne réveillât pas continuellement le souvenir de cette affaire. Dans sa province¹⁾, le cardinal de Rohan se tint coi et, de ce côté, le but de la reine fut atteint. Elle avait également obtenu l'éloignement de Cagliostro. On le savait en Angleterre et l'on pouvait croire que tout était fini.

Hélas! loin de trouver en Angleterre l'accueil sympathique qu'il espérait, victime de l'arbitraire, loin de pouvoir y goûter un repos nécessaire à sa santé, Cagliostro n'avait rencontré à Londres que la haine et la raillerie. Lassé de ces luttes, écoeuré de l'attitude des gens et des institutions, Cagliostro supportait chaque jour avec plus de peine le contact des Anglais. Il ne recevait plus guère que Lord G. Gordon et le peintre Louthembourg. Lorsque Sophie Laroche²⁾ vint le voir et lui apporter les meilleurs souvenirs de la famille Sarasin de Bâle, elle put constater combien il lui tardait de quitter ce pays, quelle amertume gonflait son cœur. «Si je n'avais pas cette chère cré-

¹⁾ Le cardinal partit pour la Chaise-Dieu en Auvergne le lundi 4 juin 1786.

²⁾ Ecrivain allemand, mort en 1807, auteur de *l'Histoire sentimentale de Mlle de Sternheim*, et rédactrice en chef de la: *Pomona für Teutschlands Töchter*.

ature, lui dit-il, en désignant sa femme, j'irais dans le désert, parmi les animaux sauvages, et je suis sûr que j'y trouverais des amis¹⁾». Sophie Laroche, fort délicatement, lui rappela qu'il avait de bons, de vrais amis à Bâle; que les Sarasins lui étaient dévoués, corps et âmes, espéraient toujours son retour auprès d'eux. Cagliostro en fut ému; il aimait, lui aussi Sarasin; pour son fidèle attachement; il se souvenait des preuves qu'il lui avait données de son dévouement, lui ouvrant sa bourse aussi franchement que son cœur²⁾. Il ne put s'empêcher de laisser voir à sa visiteuse la douce émotion que lui causait la nouvelle assurance de cette affection et les sentiments de sympathie qu'il avait pour Sarasin³⁾, et, lorsqu'il eut décidé, peu de temps après cette visite (décembre 1786) de quitter Londres, Cagliostro écrivit à Sarasin, le priant de lui procurer, dans un coin de la Suisse, un asile, un lieu de repos, où il pût oublier un peu les méchants et leurs œuvres⁴⁾.

Sarasin s'occupa immédiatement de sa demande. A son appréciation, Neuchâtel ou Bienne convenaient le mieux; il donna la préférence à Neuchâtel, comme étant la plus importante des deux villes. Neuchâtel était alors principauté prussienne, et Sarasin pensait arriver plus aisément à son but, en intéressant à son protégé le prince Henri de Prusse qui l'avait honoré d'une visite deux ans auparavant⁵⁾, et il écrivit au prince à ce sujet. Il adressa, en même temps, une lettre au gouverneur de Neuchâtel, M. de Belleville. Le 15 mars 1787, le prince lui répondit par une lettre autographe, en français, qui figure aux Archives Sarasin. La voici:

Monsieur, votre charmante lettre en date du 26 février renouvelle en moi avec un nouveau plaisir les moments agréables que j'ai passés dans votre société; je vous en ai une obligation infinie et je saisis cette occasion de vous en témoigner ma reconnaissance. Quant au Comte de Cagliostro que vous voudriez attirer à Neuchâtel, permettez-moi de vous faire quelques observations à ce sujet. Un homme dont les mœurs sont pures, qui se fait un devoir de respecter les loix du pays qu'il veut habiter, qui ne demande qu'à vivre tranquillement au sein de ses amis, cet homme n'a

1) S. Laroche. *Tagebuch einer Reise...* Offenbach 1788, p. 297.

2) Schmidt. *Reise Journal*. Biogr. Blätter B. I., p. 217. Avant le départ de Cagliostro pour Londres, Sarasin donna l'ordre à un banquier anglais, de mettre à sa disposition toutes les sommes qu'il demandait. Voir aussi: *Ma Correspondance*, n° 55, du 30 juin 1786.

3) «La comtesse ne se lassait pas, elle aussi de m'interroger, parlant avec amour de ses amis de Bâle». S. Laroche. Ouvrage cité p. 296.

4) A Langmesser. *Jacob Sarrasin, der Freund Lavaters*. Zurich, 1899, p. 53.

5) *Journal de Sarasin*, aux Archives Sarasin, Bâle, sous la date du 21 juillet 1784.

pas besoin, ce me semble, d'une permission pour s'établir dans un pays quelconque, encore moins d'une protection particulière. S'il a eu des torts vis-à-vis d'une puissance étrangère, et que cette puissance a des droits de réclamer sa personne, alors une protection particulière ne lui peut pas être accordée. Vous tirerez aisément la conclusion de ces réflexions. Je souhaite du reste que tous vos vœux se réalisent; j'y prendré (sic) une part conforme à l'intérêt que je vous conserve et aux sentiments de beaucoup d'estime avec lesquels je suis, Monsieur, votre affectionné ami.

Berlin, 15 mars 1787.

Henri.

Cela était aimable, mais clair et réservé. Sarasin comprit que la cour de Prusse, si elle ne mettait pas d'obstacle à l'établissement de Cagliostro à Neuchâtel, ne ferait rien pour le protéger. Il abandonna son premier projet et s'adressa au banneret Sigismond Wildermett, de Bienne, à qui il avait été présenté par leur ami commun Pfeffel¹⁾. Wildermett s'employa sérieusement à le satisfaire. S'étant assuré que l'ambassadeur de France à Soleure, ne faisait aucune objection à l'installation de Cagliostro à Bienne, il fit une active propagande auprès des autorités locales et des citoyens de la ville en faveur de Cagliostro. Au mois de mars 1787, Sarasin alla lui-même à Bienne chercher au *Conseil* le permis de séjour du comte et louer en son nom la belle propriété du Rocail ou Rockhall²⁾ à l'entrée de la promenade du Pasquart.

Quand tout fut prêt, il avertit Cagliostro qui partit aussitôt, et arriva à Bâle le 5 avril 1787. Sarasin se hâta de lui faire visiter son nouveau domaine³⁾, et le présenta aux notabilités de Bienne, puis ils revinrent à Bâle. Tous étaient heureux de revoir le comte et Sarasin recevait beaucoup en son honneur.

A la fin de mai, lors de la 27^e réunion annuelle de la Société helvétique, Sarasin l'emmena avec lui à Olten pour assister à cette assemblée. Cagliostro fit là grande impression. Matthéi⁴⁾, qui s'y trouvait et qui rapporte le fait, s'empessa de signaler cette nouvelle sensationnelle à sa maîtresse et amie,

¹⁾ Beau-frère de Goethe qui prit la défense de Cagliostro en 1787.

²⁾ Cette propriété appartenait alors à M. de Vautravers. Le prix de location était de 2000 livres par an. Voir sur le Rockhall: *Actes de la Société jurassienne d'Emulation*, année 1923, pages 127-132: *Une maison hospitalière du XVIII^e siècle*; et année 1926, pages 192-194: *Monsieur de Vautravers du Rockhall*.

³⁾ Mme Sarasin les accompagna. Langmesser, ouvrage cité, p. 54. Les Sarasin logeaient chez le maire Alexandre Wildermett, tandis que Cagliostro avec un certain Teyse furent les hôtes du banneret.

⁴⁾ Littérateur allemand, ami de Goethe, né à Nuremberg.

la marquise de Branconi¹⁾ qui, charmée de savoir Cagliostro en Suisse, impressionnée par le récit de Matthéi, écrivit aussitôt à Sarasin la lettre suivante :

Neuchâtel, le 9 juin 1787.

Je vous prie, Monsieur, de vouloir bien témoigner à M. le comte de Cagliostro le plaisir que j'aurai de le savoir mon voisin²⁾, et combien je serai vite de renouveler la connaissance avec lui; je suis en même temps sensible à son obligeante attention de m'avoir fait passer la petite brochure, que je lirai avec autant d'indignation que j'ai lu tout ce qui a voulu attaquer sa bienfaisance trop connue et que les plus mal intentionnés ne pourront jamais révoquer. J'ai félicité les habitants de Bienne et des environs du séjour que le comte y fera et, sans chercher à faire son apologie, j'ai dit ce que je pense, partout où on me l'a demandé, dans ma course de Berne à Soleure que j'ai terminé (sic) heureusement hier soir³⁾.

C'était, en effet, une ancienne connaissance de Cagliostro. Elle l'avait rencontré à Strasbourg, lui avait amené Lavater⁴⁾ et avait fait beaucoup d'avances à Cagliostro qui lui plaisait: «J'ai de la sympathie pour le comte, il *faut* qu'il soit mon ami», écrivait-elle⁵⁾ à Sarasin et d'après lui, «elle se jeta imprudemment à sa tête». Le procédé pouvait lui avoir réussi avec d'autres, avec Lavater, avec Goëthe, qui se sentaient faibles devant cette «sirène»⁶⁾. Cagliostro ne fut pas subjugué. Cette femme séduisante, irrésistible, adulée, n'admettait pas qu'un homme ne tombât pas à ses pieds si elle lui laissait entrevoir quelque sympathie. Elle fut outrée et devint brusquement l'en-

1) Mme de Branconi, née de Elsner, veuve à quinze ans de Pessoni di Branconi, maîtresse du prince héritier Charles-Guillaume-Ferdinand de Brunswick, dont elle eut un fils, le comte de Furstenberg, en 1767, anoblie par Joseph II, en 1774, était une femme d'une beauté et d'une intelligence exceptionnelles. Après sa rupture avec le prince en 1776, elle voyagea et séduisit tous les hommes éminents qu'elle vit. Lessing et Goëthe l'admiraient; ses relations intimes avec Lavater sont connues. Voir Heinrich Funk: *Die Wanderjahre der Frau von Branconi*, dans: *Westermanns Illustrierte Deutsche Monatsschrift*, livraison de novembre 1895, p. 172 et suivantes.

2) Mme de Branconi habitait le Chanet près de Neuchâtel.

3) *Archives Sarasin*, Bâle. Lettre écrite en français.

4) Funk, *Die Wanderjahre* pp. 5 et 7.

5) De Strasbourg, en 1780.

6) «Elle a été assez aimable pour me faire entendre que je l'intéresse et que ma personne lui plaît, ce qu'on croit facilement avec ces sirènes; je suis heureux de ne pas être à la place de Matthéi; car c'est un poste d'autant plus difficile d'être toute l'année, «par devoir», comme le beurre devant le soleil». Lettre de Goëthe à Lavater, dans Funk, *Die Wanderjahre* p. 174. Voir aussi Langmesser, ouvrage cité, p. 38.

nemie déclarée de Cagliostro¹⁾). Elle scandalisa les Sarasin, chercha à les détourner de Cagliostro. «Votre Cagliostro n'existe pas; c'est moins que rien, criait-elle à M^{me} Sarasin, à ses amis²⁾», à tous ceux qu'elle voyait. Sarasin ne se laissa pas impressionner par cette rancune, mais il s'en plaignit à Lavater: «Cette jolie poupée peut penser et dire ce qu'elle veut; qu'elle s'en aille, si cela lui plaît; je donnerais mille Branconi pour un Cagliostro³⁾». Mais d'autres en subirent l'influence. Lavater se troubla; il hésita entre sa belle amie et Cagliostro, sacrifia même ce dernier; dans une de ses lettres à M^{me} Sarasin, il cherche à la détourner, lui aussi, de celui qu'elle considérait comme son sauveur⁴⁾.

Telle avait été la brouille. Mais des années s'étaient écoulées et, revenue au Chanet, la marquise de Branconi ne songeait plus à tout cela: elle était heureuse de retrouver l'homme extraordinaire qui l'avait si vivement intéressée à Strasbourg. Sarasin fit part de la demande à Cagliostro qui ne refusa pas, exigeant seulement que l'entrevue eût lieu chez des tiers.

Quelques jours après M^{me} de Cagliostro arrivait à Bâle et, le 28 juin, accompagnés des Sarasin et des Louthembourg⁵⁾, le comte et sa femme partirent pour Bienne. Le lendemain ils déjeunèrent tous chez le banneret. M^{me} de Branconi s'y trouvait. La réconciliation fut aisée. M^{me} de Branconi était alors fort éprise de F. M. Leuchsenring, conseiller à la cour de Darmstadt⁶⁾, ce qui désolait Matthéi et provoqua quelques scènes de jalousie⁷⁾. Tout entière à cette passion récente, elle

1) Langmesser, ouvrage cité, p. 40.

2) H. Funk. *Die Wanderjahre*, p. 7.

3) Langmesser, ouvrage cité, p. 80.

4) Langmesser, ouvrage cité (lettre du 17 août 1781) p. 38. Peu après, du reste, rendu à lui-même et désensorcelé des charmes de la magicienne, il se reprit, et ses lettres à Sarasin en juillet, en octobre, 1782, et plus tard témoignent de son affectueux respect pour Cagliostro. En 1793, après la condamnation de Cagliostro, il n'attachait aucune créance aux bruits qui couraient, et il déclarait que toutes les infamies qu'on disait de Cagliostro ne pouvaient s'appliquer au grand homme qu'il avait aimé. «Cagliostro qui faisait des miracles, Cagliostro que j'ai connu, était un saint personnage», écrit-il à Goethe. Voir Heinrich Duntzer, *Neue Gæthestudien* Nuremberg 1867, p. 143.

5) Le peintre Louthembourg et sa femme avaient tenu à suivre leurs amis dans leur nouvel exil.

6) Langmesser, ouvrage cité, p. 55.

7) Cette nouvelle aventure, la dernière de sa vie, se termina en 1789. M^{me} de Branconi disparut, voyagea. Malade, elle alla se soigner à Albano, où elle mourut le 7 juillet 1793. Funk, *die Wanderjahre*, p. 184. Matthéi, fidèle jusqu'après sa mort, écrivait à Lavater: «Tout est vide pour moi, maintenant».

ne songeait pas plus à la rancune passée qu'à des coquetteries nouvelles. Elle fut prévenante, aimable pour la comtesse; elle retrouva en Cagliostro le médecin dévoué qu'elle avait perdu par sa faute; ses visites au Rockhall, pendant l'été 1787, furent fréquentes et cordiales.

La vie de Cagliostro à Bienne se fût écoulee paisible, au milieu des visites et dans l'exercice de la médecine¹⁾, si un événement inattendu, imprévu, n'était venu troubler cette paix. Louterbourg, on ignore sous quelles influences, se brouilla tout à coup avec Cagliostro, entraînant dans son parti quelques personnalités importantes de Bienne²⁾.

L'affaire Louterbourg est difficile à expliquer, bien qu'elle ait donné lieu devant le Conseil de la ville de Bienne, à un procès dont les actes et, en particulier, la défense (Dillations-schrift) de Cagliostro, figuraient au répertoire des archives de Bienne; mais, malgré l'indication du répertoire, les pièces ne se trouvent plus aux archives. Elles ont disparu, croit-on, en 1792 ou 1793, volées ou brûlées, on ne le sait. Dans la correspondance et dans le Journal de Sarasin, on trouve bien quelques notes concernant son intervention à ce sujet. Mais, sur le motif du différend, sur les causes de la rupture, silence absolu, ou expressions trop vagues pour qu'on en puisse rien conclure.

Notre éminent historien et archiviste fédéral, M. le Dr Turler a publié dans «Neues Berner Taschenbuch», année 1901, d'après les papiers de la famille Heilmann de Bienne, un récit humoristique de cette querelle³⁾. Dans cette narration, non datée et fort mal écrite, l'auteur, Nicolas Heilmann, fait parler Cagliostro dans un patois moitié nègre, moitié allemand qui n'était nullement le langage de Cagliostro. Il montre

¹⁾ «Je me trouve dans ce moment ici, écrit Sarasin, pour avoir accompagné M. le comte et M^{me} la comtesse de Cagliostro à leur nouveau domicile, où ils paraissent fort bien se plaire et où ils sont fêtés comme ils le méritent. Faisant tranquillement le bien et se vengeant de ses envieux en ne leur laissant que la bonne cause à persifler, M. le comte espère trouver enfin ici la paix qu'il cherchait ailleurs». *Lettre de Sarasin à M. d'Epresmesnil*, datée de Bienne, 5 juillet 1787. *Archives Sarasin*, Bâle. M. Duval d'Epresmesnil, conseiller au Parlement de Paris, s'était occupé de magnétisme, il avait protégé Cagliostro contre ses détracteurs.

²⁾ «Louterbourg nous a tous bien trompés par sa physionomie honnête. Je le croyais un aimable et galant homme, mais ses procédés avec le comte annoncent et prouvent le contraire; il ne désire que sa ruine et pourrait bien y trouver la sienne». *Lettre de Gingin à son beau-frère Sarasin*, datée de Bienne, janvier 1788. *Archives Sarasin*, Bâle.

³⁾ Nous avons reproduit cet article dans les *Actes de la Société jurassienne d'Emulation*, année 1923, pages 132 à 136, sous le titre: *Histoire du duel du comte de Cagliostro*.

le banneret Wildermett s'adressant à Cagliostro en l'appelant: Seigneur Balsamo..., ce que personne n'aurait songé à faire en 1788, puisque le thaumaturge était encore pour tous le comte de Cagliostro, et moins que tout autre le banneret, ami de Sarasin et protecteur de Cagliostro. Ce texte bien qu'ancien, ne peut donc pas être considéré comme un document historique. Ce n'est qu'un méchant pamphlet, sans valeur, dicté par la mauvaise foi ou l'aveuglement de la haine.

Il y a, du reste, à ce sujet différentes versions plus embrouillées les unes que les autres, et nous ne sortirions pas de ce labyrinthe si nous voulions les rapporter toutes. Aussi nous en tiendrons-nous dès maintenant à l'exposé du Dr Haven qui a étudié la question à fond et qui passe pour un des meilleurs connaisseurs de l'âme et de la vie étranges de Cagliostro¹).

Selon toutes probabilités l'affaire Louthembourg est la suite de manœuvres tentées à Londres antérieurement, lorsque la comtesse était restée seule chez les Louthembourg, pour essayer d'obtenir d'elle quelques confidences, quelques secrètes révélations, relatives à son mari, à ses aventures ou ses mystères. On fit alors des tentatives pour l'éloigner de son mari. Qu'espérait-on de cette séparation? Qui avait intérêt à la provoquer? Mystère; il semble que Thilorier, l'ancien défenseur de Cagliostro ait été lui-même du complot. Une lettre indignée de Sarasin à M. d'Epresmesnil, écrite de Bienne le 5 juillet 1787, contient, en effet, le passage suivant: «En vain les personnes avec qui M^e Thilorier concourt, selon son propre aveu, se flattent-elles de tirer parti des insinuations qu'elles ont faites à M^{me} la Comtesse. Tout est découvert, prouvé originellement, et consigné dans une déclaration légale et volontaire sous les meilleures formes²)».

«Veuillez, s. v. p., instruire incessamment M. le Comte du succès de son procès et faire entendre à M. votre parent Thilorier, que ce n'est ni M. Rey de Morande, ni M. de Vismes, ni M. de Lansègre³), mais M. le comte de Cagliostro, dont il a

¹) Dr Marc Haven, *Le maître inconnu Cagliostro*, étude historique et critique sur la haute magie. Paris, s. d. (vers 1912?). *L'histoire de la famille Sarasin*, publiée à Bâle en 1914, nous a rendu également de précieux services.

²) M^{me} de Cagliostro fit, en effet, devant les magistrats de Bienne une déposition toute en faveur de son mari, annihilant les imputations injurieuses de Louthembourg. Haven, ouvrage cité, p. 237, en note.

³) Tous d'anciens amis parisiens de Cagliostro qui lui avaient tourné le dos.

la cause à plaider et à soigner, et que ce n'est pas à l'avocat du mari d'inviter sa femme à séparer ses intérêts du sien»¹⁾.

Loutherbourg et sa femme avaient agi dans le même sens que Thilorier; tout à coup, l'intrigue fut dévoilée. Cagliostro changea d'attitude à l'égard du peintre et celui-ci ne cacha plus son jeu. L'animosité s'accrut. Deux partis se formèrent. D'une part, les Loutherbourg et le maire de Bienne, leur intime, sur qui M^{me} Loutherbourg avait une grande influence, et les enfants du maire, jeunes écervelés, unis aux Loutherbourg par une question d'intérêt non précisée²⁾. Dans les Archives Sarasin il existe à ce sujet quelques papiers assez intéressants. M^{me} Loutherbourg, remarquablement belle, avait sans doute entièrement séduit le maire qui «aimait beaucoup le cotillon», au dire de Sarasin (Lettre du 12 janvier 1788). Au cours des discussions qui eurent lieu pour arranger l'affaire, elle protesta devant les enquêteurs officieux, siégeant chez le banneret, que «les bruits qui couraient étaient sans fondement, qu'elle n'avait jamais eu avec M. le maire que des relations d'amitié très réservées». Cette singulière protestation, rapportée par Sarasin dans la même lettre, est encore une énigme du procès. Qu'avait à faire la conduite privée de M^{me} Loutherbourg avec le procès de Cagliostro? Mais passons. Au parti adverse appartenaient Cagliostro et la comtesse, de Gingin, Sarasin et, avec eux, le bourgmestre³⁾ et le banneret. Voilà quels étaient les deux camps. Les situations se tendirent de plus en plus; les hostilités commencèrent. D'autres influences venaient encore envenimer la discorde. L'écho de la campagne de presse, qu'un certain Morande menait en Europe, retentissait à Bâle et à Bienne⁴⁾. Enfin de guerre las, le 11 décembre 1787, à la séance du conseil, le comte de Cagliostro déposa une plainte contre Loutherbourg, exposant que la veille, Abraham Ritter, domestique du dit Loutherbourg, avait, sur l'ordre de son maître, acheté, chez un armurier, de la poudre et des balles pour charger ses pistolets, afin, disait-il, de tuer le comte de Cagliostro⁵⁾. En conséquence le comte sollicitait la protection des magistrats et l'expulsion de Loutherbourg et des siens hors de la ville.

Là-dessus grand bruit dans Bienne: enquête qui confirme le fait; mais hésitations, incertitudes du maire; la partie ad-

1) Archives Sarasin, Bâle, vol. XXXIII.

2) Archives Sarasin, Bâle, même volume.

3) David Walker de Bienne, bourgmestre de 1772-1792, homme très cultivé, auteur d'une *Histoire de la Ville de Bienne*, non publiée.

4) *Berliner Monatschrift*, nov. 1787. Langmesser, ouvrage cité, p. 57.

5) *Registre des procès-verbaux du Tribunal de Bienne*. Volume allant de 1782 à 1796, pages 104 et 105.

verse riposte, accuse, mobilise les huissiers¹⁾. L'affaire s'envenime; un grand scandale règne dans la petite ville si tranquille d'habitude, et retentit même au dehors²⁾. Sarasin s'empresse de venir «arracher Cagliostro des griffes de ses ennemis»³⁾. Le 12 janvier 1788, il accourt à Bienne, sermonne le maire deux heures durant, chez le banneret, essaye de lui persuader de séparer la cause de ses enfants de celle des Louthembourg; il veut obtenir que le maire renvoie de chez lui ce couple gênant. Des scènes violentes, de longues conférences eurent lieu; enfin, le 14 janvier, Sarasin «usant de toute son éloquence» et, aidé par Louthembourg lui-même, enleva la position, et arriva à faire établir le texte de deux projets: 1^o un arrangement pour la famille et les fils du maire; 2^o un arrangement pour Louthembourg. Ces procès-verbaux furent signés le lendemain à la maison de ville et certifiés par le Conseil⁴⁾. La solution obtenue, le texte du compromis ne plut sans doute pas à Cagliostro; peut-être jugeait-il que Sarasin n'avait pas mis à cette affaire toute l'énergie nécessaire et qu'il avait eu tort d'acheter ce qu'il aurait dû imposer. Peut-être ces déflections répétées, ces hostilités dans sa propre maison lui furent-elles aussi à cœur. Toujours est-il que Cagliostro songea à quitter la Suisse. Après une courte visite à ses amis de Bâle (du 17 janvier au 1^{er} février 1788), il revint à Bienne. On le voit encore assister avec Sarasin à la 28^e session annuelle de la Société helvétique à Olten, en juin. Sarasin le reconduisit au Rockhall et prit congé de lui le 19 juillet. Il ne devait plus le revoir. Dans la nuit du 23 au 24 juillet à 12 1/2 heures, Cagliostro quittait le Rockhall. Quant à Louthembourg, il était retourné à Londres, non sans s'être vengé, en publiant contre Cagliostro et ses amis des caricatures mordantes qui, en leur temps, firent beaucoup parler de cette vilaine affaire. Une de ces caricatures est conservée dans les Archives de la famille Sarasin à Bâle.

1) «On a fait arrêter les effets du comte qui a réclamé... Cela va faire un procès dans toutes les formes... Vous pouvez juger combien tous ces procédés indisposent le comte qui, naturellement vif et altier, n'aime pas trop les contradictions... Cela l'occupe ainsi tout entier et il n'a plus le temps ni la liberté de s'occuper de ses malades». *Lettre de Gingin à Sarasin, janvier 1788. Archives Sarasin, vol. XXXIII.*

2) Un article paru dans la *Schaffhauser Zeitung*, en mars 1788, déplut fort aux magistrats de Bienne. *Registre des procès-verbaux du Tribunal de Bienne. Vol. cité, p. 139.*

3) Langmesser, ouvrage cité, p. 57, d'après une lettre de Sarasin à Lavater du 19 janv. 1788.

4) *Archives Sarasin, Bâle. Rapport de Sarasin sur ses négociations à Bienne. Vol. XXXIII.* «Le comte y gagne tout l'honneur et perd un peu sur les frais; j'ai cru que l'un valait bien l'autre», écrit Sarasin.

Nous n'avons pas à suivre Cagliostro dans ses voyages ultérieurs. Nous dirons seulement que de Bienne, il se rendit à Aix-les-Bains où sa femme fit une cure nécessaire à sa santé. Puis, passant par Turin et par Rovoredo, on le trouve à Rome, où la police de l'Inquisition le fit saisir et emprisonner comme imposteur au château de Saint-Ange. Il mourut dans sa prison le 28 août 1795; mais on ne sut et on ne saura jamais si ce fut d'une mort naturelle ou par la violence.

En 1790, pendant que l'Inquisition romaine sévissait contre Cagliostro, Sarasin écrivait à Lavater: «Les souffrances du comte me peinent; mais je sens que si les choses sont ainsi, c'est qu'il l'a voulu. Le monde n'y comprend rien; moi, je connais par expérience sa valeur intérieure»¹⁾. De Gingin écrit de même: «J'espère que la détention du comte ne sera pas longue et qu'il s'en tirera aussi bien que de la Bastille»²⁾. Et, en 1793, après que tous les événements eurent semblé donner tort à Cagliostro, alors que sa mémoire elle-même était difamée, Sarasin écrit encore à Lavater: «Nous nous forgeons un idéal, et nous nous fâchons ensuite vivement si le beau et le bien sont autres que nous ne les avons conçus. Mariste (le physionomiste) ne reconnaîtrait pas le Christ s'il se promenait avec lui!...»³⁾. Ces amères paroles révèlent le travail intérieur que Sarasin avait dû faire pour arriver à s'expliquer la fin de Cagliostro et les circonstances qui l'entourèrent. Mais sa foi n'avait pas faibli, non plus que celle de Lavater.

D'aucuns de nos lecteurs se demanderont peut-être d'où pouvait bien provenir ce grand attachement, cet intérêt, cette amitié sans bornes que Sarasin nourrissait à l'endroit de Cagliostro. La question est légitime, intéressante, et la chose vaut la peine d'être relatée; seulement nous devons nous transporter à quelques années en arrière⁴⁾.

C'est une grave maladie de sa femme, âgée alors de 29 ans, qui rapprocha Jacob Sarasin de Cagliostro. Depuis de longs mois, M^{me} Sarasin souffrait d'une fièvre intermittente avec ictère chronique. Le sommeil était devenu impossible; immobilisée au lit, grelottant sous des fourrures, elle dépérisait de jour en jour, et les meilleurs médecins de l'Europe,

¹⁾ Langmesser, ouvrage cité, p. 57.

²⁾ *Archives Sarasin*. Vol. XXXIII.

³⁾ Langmesser, ouvrage cité, p. 68.

⁴⁾ Dès maintenant, ce qui suit est emprunté au beau livre intitulé: *Geschichte der Familie Sarasin*, publié à Bâle en 1914.

consultés, la déclaraient perdue. Alors Sarasin eut l'idée de s'adresser encore à Cagliostro à Strasbourg, où le magnétiseur avait produit de vrais miracles. Il y conduisit donc sa femme le 29 mars 1781. La consultation eut lieu le premier avril, à onze heures du matin et déjà quelques semaines après, M^{me} Sarasin put constater une amélioration sensible dans l'état de sa santé. Il n'y a pas de doute que Cagliostro avait compris la maladie et avait eu sur son issue une influence heureuse. Par quels moyens? Il ne nous appartient pas d'en discuter ici; cela rentre dans un domaine trop spécial. Toujours est-il que Sarasin, revenu à Bâle, et adressant à sa femme une lettre le 27 avril, ne put s'empêcher d'écrire: «Cagliostro est un dieu». Il est évident que le traitement fut long et Sarasin se rendit souvent à Strasbourg, soit pour rendre visite à son épouse, soit pour conférer avec le comte. Il est compréhensible aussi que, sous de pareils auspices, les relations d'amitié entre les deux familles s'affirmaient de plus en plus, et que le comte et son épouse vinrent à Bâle à plusieurs reprises, et furent toujours reçus, dans la maison Sarasin, avec une déférence tout affectueuse.

Pendant l'année 1781, M^{me} Sarasin s'était si bien rétablie qu'elle put donner naissance à un fils qui naquit le 4 avril 1782. Par reconnaissance pour Cagliostro, on l'appela Alexandre. Chose étrange! Cet enfant ne fit jamais rien. Il mourut jeune, après avoir mené une vie déréglée, une existence de hasard comme son parrain. Mais nous l'avons vu: malgré tout, Sarasin conserva pour le sauveur de sa femme une amitié jusqu'au-delà du tombeau. C'est dans ses sentiments qu'il écrivit à Lavater: «Aide-moi à remercier Dieu et son serviteur tant méconnu, Cagliostro, pour tout le bien que j'ai reçu. Il me semble que ces dix-sept mois si agités n'ont été qu'un beau et splendide rêve qui, si Dieu le veut, doit me rendre meilleur pour le reste de ma vie et je compte bien en emporter quelque chose en me réveillant sur l'autre rive. Cagliostro ne m'a jamais paru si grand que les derniers jours et lors de mon départ». — Et, quand il apprit ses épreuves à Paris: «Nous sommes bien tranquillement et mieux que jamais attachés à notre père et bienfaiteur. Dût-il même avoir la destinée de Socrate, nous serions toujours encore honorés d'être ses élèves et ses apôtres»¹⁾.

¹⁾ Ces lettres se trouvent aux Archives Sarasin à Bâle. La dernière est datée du 1^{er} mars 1786.

BIBLIOGRAPHIE

1. *Bibliothèque de la ville de Bâle, Archives Sarasin*. Comprenant le Journal de Sarasin et sa correspondance. Ces archives, d'abord conservées par la famille, ont été cédées à la ville de Bâle. On y trouve des documents et des lettres, éclairant remarquablement la vie et l'action de Cagliostro.
2. *Geschichte der Familie Sarasin in Basel*. Basel 1914. Sur Cagliostro voir T. I, pages 207-244.
3. D. Burkhardt-Werthemann, *Häuser und Gestalten aus Basels Vergangenheit*, 1925, pages 105-127.
4. Dr Marc Haven. *Le Maître inconnu Cagliostro*, étude historique et critique sur la haute magie, Paris s. d. (environ 1912?). Un des meilleurs ouvrages sur le sujet, 330 pages.
5. Haven. *L'Évangile de Cagliostro retrouvé*, traduit et publié avec une introduction et un portrait. Paris 1910, 86 pages.
6. Anonyme (comte Moszinski). *Cagliostro démasqué à Varsovie* ou Relation authentique de ses opérations dans cette capitale en 1780 par un témoin oculaire. Sans l. ni d. 62 pages.
7. D'Alméras, *Cagliostro*, Paris, 1904, 384 pages.
8. De Saint-Félix, *Aventures de Cagliostro*. Paris, 1854, 160 pages.
9. Spach, *Oeuvres*, Paris et Strasbourg 1871. T. V, pages 61-80.
10. Anonyme (Bode), *Ein paar Tröpflein aus dem Brunnen der Wahrheit ausgegossen vor dem neuen Thaumaturgen Cagliostro*, Frankfurt-am-M., Brönner 1781, 46 pages.
11. De Gleichen, *Souvenirs*, P. Techener 1868, 227 pages.
12. D'Oberkirch (baronne), *Mémoires sur la cour de Louis XVI*, Bruxelles, 1854, 2 vol. Voir tome I, chap. VII.
13. F. Funk-Brentano, *L'affaire du Collier*, Paris 1902. 352 pages.
14. Georgel (Abbé), *Mémoires pour servir à l'histoire des événements de la fin du XVIII^e siècle*. Paris, 1817, 6 vol.
15. Anonyme (De Laborde) *Lettres d'un voyageur français en Suisse adressées à Mme M... en 1781*. Genève 1783, 2 vol. T. I.
16. Funk (Heinrich) *Die Wanderjahre der Frau Branconi*, Westermanns Monatsschriften, nov. 1895.
17. Funk (Heinrich) *Lavater und Cagliostro*, Nord und Sud, Berlin, oct. 1897.
18. Funk, *Cagliostro in Strassburg*, Archiv für Kultur-Geschichte 1905, Vol. III, pages 223-234.
19. Langmesser, *Jacob Sarasin der Freund Lavaters*. Thèse. Zurich, 1899, pages 24-153.
20. Meiners, *Briefe über die Schweiz*, 4 vol. Wien 1791, Voir t. II.
21. Türlér Heinrich, *Neues Berner Taschenbuch* 1901, *Cagliostro in Biel*, pages 110-118.